

Communication faite au congrès fédéral du 3 Septembre 1972

Déductions tirées des fouilles de Vermand

Le Vermandois gallo-romain a longtemps gardé d'importants secrets de son passé. Les premiers enseignements à son sujet, tirés des *Commentaires sur la Guerre des Gaules* de Jules César ; des cartes de Peutinger du III^e siècle, de l'Itinéraire d'Antonin de la seconde moitié du IV^e sont imprécis, reconnus inexacts en certains points. Ils permirent de situer quelques-unes de nos anciennes villes et les voies romaines les reliant entre elles. Une controverse animée s'établit au sujet de notre capitale ; elle ne s'éteignit qu'après la découverte d'importants cimetières à incinérations rue des Etats-Généraux et boulevard Richelieu établissant la quasi certitude que Saint-Quentin fut l'*Augusta Veromanduorum*.

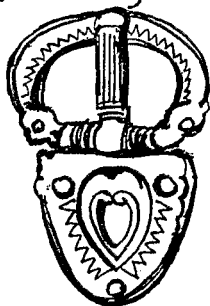
Lieu de refuge, vieil oppidum celte, puis *Castra hiberna* de légionnaires, indigènes ou germains, Vermand a le privilège de conserver l'essentiel de son *agger*, mais ses cimetières ont trop longtemps été méconnus et demeurent grandement en partie inexploités. Leurs signes extérieurs une fois détruits par les envahisseurs, leur sol nivelé par les guerres et les intempéries, font comprendre qu'ils aient été fort longtemps oubliés. Une population décimée ou chassée et, dès le IV^e siècle, le christianisme se développant, l'autorisation d'enterrer dans ou autour des églises donnée au IV^e siècle, contribuèrent à l'effacement du souvenir des anciens lieux de sépultures, la nuit moyenâgeuse, les turbulences des temps modernes n'invitèrent guère à rechercher d'anciennes nécropoles.

Des découvertes insolites à l'occasion de travaux publics ou agricoles éveillèrent l'attention. En juillet 1767, un ravinement mit à jour à l'est de Villecholles trois tombeaux qui incitèrent en 1768 à pratiquer des fouilles près du château de Marteville ; sur une cinquantaine de tombes cinq ou six seulement furent trouvées intactes, révélant un mobilier funéraire. Dans la plaine des Noyers et aux Blancs Muids on découvrit un petit bronze de Gallien, une pièce de Postume (258-267), un petit bronze de Constantin-le-Grand (311-337), un autre de Gratien (375-383), des fragments d'amphores, de jarres, de coupes, de tasses et vases d'une variété infinie, des instruments en bronze, des ustensiles et outils déformés par l'oxydation, toutes choses datant l'occupation des lieux, trouvailles s'échelonnant de La Tène à la fin du Bas-Empire.

L'esprit de curiosité éveillé, mais contrarié pendant la période révolutionnaire ne s'est affirmé qu'au début du XIX^e siècle, en-

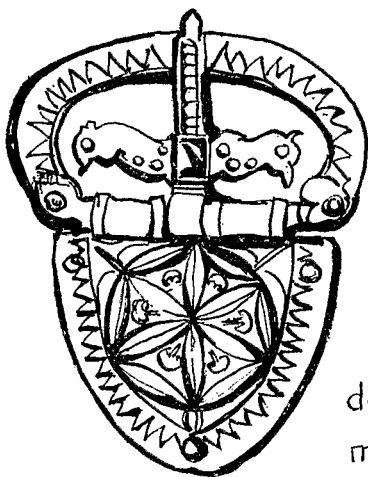


Ferret d'aiguillette

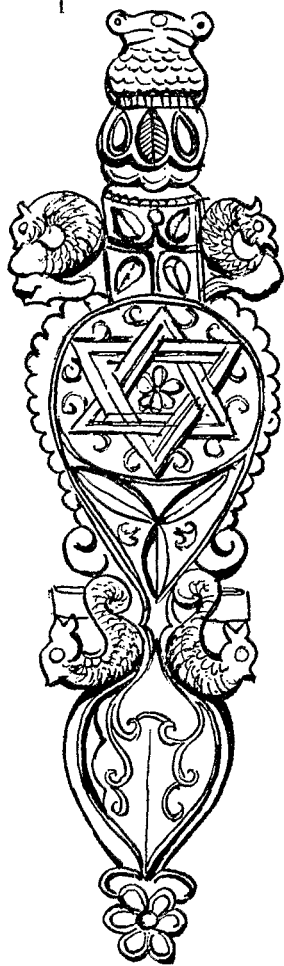


Boucle de courroie

Boucle de ceinturon



Plaque décorant
hampe de lance



Ornements argent massif
doré et niellé du tombeau
militaire de VERMAND

couragé par les progrès de l'agriculture, le développement des travaux des champs et leur mécanisation. La multiplication des trouvailles individuelles après les labours, le goût passionnel de la collection, la possibilité de cessions lucratives accrurent le nombre et la qualité des chercheurs, celui des récupérations faciles et généreuses.

En 1826 et 1827, dans le rempart du Camp de Vermand, contre l'agger, près de la Porte décumane, sous la direction de Mangon de la Lange, Président de la Société Académique, on mit au jour un énorme massif de 10 mètres sur 5, composé d'une seule assise de pierres mesurant 1,50 mètre sur 0,66 mètre et 0,66 mètre ; quoique mutilées, plusieurs d'entre elles portaient des vestiges de sculptures et l'empreinte d'un premier travail : des entailles en forme d'auge, des gouttières, des corniches, des bas-reliefs, tous ornements reposant face contre terre. La mieux conservée montrait des soldats casqués au combat, grandeur nature ; sur une autre, une tête de cheval bridée, une main armée d'une hache ; une frise finement sculptée, cintrée légèrement, avait dû appartenir à un édifice circulaire ; c'était là un témoignage du réemploi aux fortifications de débris d'une construction antérieure.

Depuis, dans les champs au N.-O. du camp, à 25 m à l'ouest de la route d'Amiens, cultivateurs et chercheurs locaux trouvèrent des débris de grandes tuiles rouges, fort épaisses, reliables par des bords spécialement aménagés et aussi des os, des morceaux de vases en terre, des fers de lances, des haches, des épées, des agrafes et ornements en bronze, des médailles. Au champ des tuillettes, percé de nombreux puits, le sol était rougi par les débris d'anciennes tuiles romaines.

Un éboulement du rempart fit découvrir en 1830 trois urnes cinéraires qui ravivèrent les désirs particuliers de recherches ; maintes médailles gauloises ou romaines furent ainsi cédées à des collectionneurs picards ou éloignés. De nouvelles fouilles pratiquées en 1853 en bordure de la ruelle Es'leup à la jonction des trois voies romaines d'Amiens, d'Arras et Bavai, mirent à jour des tombeaux faits de tuiles en terre rouge de grandes dimensions où furent trouvés de longs clous ayant assemblé d'épaisses planches de cercueils, des fibules en argent, des pots de terre noire, des médailles de Crispin (317-326).

En raison de leur intérêt et surtout de la stimulation des chercheurs qu'elles déterminèrent, signalons en passant les fouilles de 1876, près de Cauvigny, au Champ à busiaux, d'un cimetière mérovingien : 126 fosses contenaient 156 cercueils de bois et 30 de pierre ; un seul four renfermait 464 objets, les uns de fer : clous, briquets, anneaux, couteaux, poignards, lances, framées, francisques, flèches ; les autres de bronze : aiguilles, épingles, pinces à épiler, goupilles de boucles, plaques de ceinturons et d'ornements, clochettes, anneaux, bagues avec pierres enchâssées, fibules, boucles d'oreilles ; d'autres d'ivoire ou d'os : fragments de peignes, colliers de perles en pâte colorée, en verre ou en ambre ; boutons en terre

cuite ou en verre ; deux monnaies gauloises et neuf romaines ; quatre silex taillés découverts dans les tombes et vingt-huit dans les déblais. Les sépultures étaient généralement alignées de l'est à l'ouest, les cercueils en pierre d'un seul bloc pour quelques-uns, le plus souvent en deux morceaux unis par un troisième, aux couvercles plats rectiformes toujours formés de plusieurs dalles. Peu de verrerie, mais des vases en terre de formes variées allant de la coupe plate à la chope étroite et béante, des cruches à goulet étroit parfois tréflé, à grosse panse grise, noire ou rouge agrémentée d'ornements quadrillés faits au moule.

Depuis longtemps, on soupçonnait l'existence d'un cimetière au S.-O. de l'enceinte, dans l'espace d'une longue suite de jardins lui constituant une verdoyante ceinture, s'étendant entre le camp et la chaussée romaine de Saint-Quentin à Amiens. Averti de trouvailles récentes, un fouilleur professionnel ayant épuisé la région de Péronne, obtint des propriétaires et locataires l'autorisation de sondages et de terrassements, dans le but, affirmait-il d'enrichir le Musée de Saint-Quentin ; dès le 10 novembre 1885, il réalisa avec un seul ouvrier un butin considérable, découvrant la tombe d'un très grand chef et celle d'un médecin enseveli avec sa trousse, butin qu'en catimini il commercialisa. M. Théophile Eck, Conservateur du Musée de Saint-Quentin, averti de son comportement, obtint à la fois le concours de la Société Académique et du Ministère de l'Instruction publique pour le supplanter mais avec méthode, inventaire, comparaisons recherchées avec les objets des musées mondiaux et conservation.

Il prospecta un cimetière de près d'un km de long, marqué par trois solutions de continuité, d'abord affecté à des sépultures païennes et par substitution ou voisinage, à celles de chrétiens. Il constata la distinction déjà établie entre tombes riches et pauvres, les premières contenant un cercueil de pierre et de riches offrandes, les secondes un cercueil de bois ou un défunt enseveli à même la craie et à faible profondeur. Il abandonna le cimetière des pauvres qui ne lui apporta qu'une épingle d'argent trouvée sous la tête d'une vieille femme, de reste tant d'autres tombes le comblaient par le nombre et la richesse des objets mis au jour : bijoux, coffrets, vases en verre, bronze ou étain, poteries fines, instruments professionnels, nécessaires de toilette et de cuisine, aliments, monnaies d'or, d'argent ou de potin. Intéressantes constatations : corps bien conservés dans les terres calcaires du S.-O. et à peu près entièrement consommés dans la partie argileuse du nord. C'est là un fait vérifié par nos contemporains fossoyeurs lors des exhumations. Sur près de 800 tombes ouvertes, seulement deux soldats trouvés, donc cimetière civil constitué par une population relativement tranquille, à en juger par l'ordonnance régulière des tombes, respectées si longtemps sur une telle longueur par fidélité à la Loi des XII tables laquelle déclare à perpétuité religieux et sacré, immuable et hors négoce le sol des nécropoles et les chemins y conduisant. Les offrandes et les objets affectionnés de leur vivant par les défunts, à quelques exceptions près, étaient déposés au pied du cercueil, le

plus souvent au-delà de la bière, quelquefois au-dessus ou sur les côtés, les vases fréquemment à la tête ou à la hauteur des hanches.

« La discrimination des tombes païennes ne fut pas toujours facile. Ne pouvaient s'affirmer chrétiennes les sépultures privées de l'obole destinée au passage du Styx et païennes celles révélant une ou plusieurs médailles anciennes. Il dut y avoir, pendant une longue période transitoire, où le christianisme s'implantait lentement, une certaine confusion dans les pratiques funéraires accrue par les contacts intermittents des Barbares, des Germains surtout, les chrétiens devant continuer à suivre des habitudes entachées de paganisme ; ainsi purent-ils mettre vases, ornements et aliments dans les tombes jusqu'au IX^e siècle. Pourtant, en raison des grands progrès de la religion catholique dans le Vermandois au cours du IV^e siècle, un assez grand nombre de tombes de ce cimetière se révélèrent chrétiennes : presque toutes étaient orientées du sud au nord, quelques-unes deci-delà du nord au sud. »

Cette grande nécropole présenta à ses deux extrémités deux agglomérations principales : l'une affectant une forme ronde, proche du « chemin des Morts » sur un large plateau en pente vers le midi, traversé par le chemin de Vermand à Soyécourt, a donné des lagènes plus sveltes et gracieuses, au vernis plus foncé, résistant mieux à l'eau, au verre bleuâtre au lieu d'être vert, des vases noirs aux contours délicats, en pâte fine, peints à la barbotine blanche, des monnaies de Gallien (260-268) et de deux de ses successeurs. Il semble donc que dans cette partie les sépultures ont dû être les premières établies, à partir de la seconde moitié du III^e siècle alors que la chaussée allant vers Bavai se réalisait, permettant, un accès facile à cet endroit bordé de hauts talus. La coutume de brûler les morts n'ayant pris fin que sous Septime Sévère et Caracalla, mais les inhumations ayant été reprises au temps d'Hadrien (117-138), Vermand n'eut sans doute pas de cimetière à incinération tandis que Saint-Quentin eut les siens, d'une dizaine de milliers de morts, découvert au XVII^e au cours de travaux aux fortifications et où on trouva en 1882 au fond d'un puits de 14 mètres, rue des Bouloirs, un trésor considérable de monnaies d'or, d'argent et de bronze du Haut-Empire enfoui au moment d'un grand et pressant danger ; en 1842 devant le théâtre et rue de l'Abbaye d'Isle des tronçons d'énormes colonnes canelées ; en 1866, sous le chœur de la Basilique un marbre noir portant une dédicace du II^e siècle à la divinité d'Auguste et à Vulcain par un contrôleur de l'impôt général des Gaules. Comme le précisa Camille Jullian dans son *Histoire de France*, Saint-Quentin fut vraiment *Augusta Veromanduorum* et très probablement sous un nom gaulois perdu l'oppidum, puis la *Civitas* des Veromandes cependant qu'un doute exprimé par le Comte Maxime de Sars dans sa petite histoire de Saint-Quentin qu'appuie la récente prospection aérienne de M. Roger Agache qui a découvert là « les traces d'un vaste sanctuaire : trois fana avec plus à l'est un vaste ensemble de monuments dont une série disposée en arc de cercle se situe à moins d'un kilomètre de l'oppidum et remontant à des

traditions indigènes celtiques existant déjà avant l'arrivée des Romains ». Ce sont là, faits qui appellent de nouvelles et concrètes preuves.

Vermand, où ne furent trouvées que des médailles du Bas-Empire du 3^e au 5^e siècle, connut certes alors une importante population civile, logée en dehors du camp réservé aux troupes, Villecholles, Bihécourt, Soyécourt, toujours hameaux de ce chef-lieu de canton, à Marteville, Villevêque, Caulaincourt, Poeuilly, Fléchin, Maissemy, aujourd'hui communes circonvoisines. Selon l'hypothèse confirmée par Emmanuel Lemaire, attribuant soit aux incursions germaniques sous le règne de Valérien de 253 à 260, soit à la grande invasion de 275, qui détruisit *Augusta Veromanduorum* comme 70 villes de la Gaule, le reflux des survivants autour de Vermand, y fixant leur administration civile, peut-être aussi la religieuse, donnant naissance à ce vaste cimetière prospecté en 1886 dont les médailles retrouvées les plus récentes sont à l'effigie des empereurs Honorius et Arcadius (395-408) ; aucune autre n'étant postérieure aux deux fils de Théodose, on peut affirmer que les inhumations y ont cessé vers 407 au moment où les Vandales et les Goths détruisirent la région. Nous pensons qu'une population nouvelle commença de la repeupler à la fin du V^e siècle avec le royaume franc de Soissons, puis aux VI^e et VII^e siècles avec le royaume de Neustrie défait en 687 à Tertry, village sur l'Omignon à une dizaine de kilomètres de Vermand. Cette nouvelle population souffrira de la longue nuit médiévale et des guerres sans cesse renaissantes. Celle de Vermand même sera assez faible jusqu'au milieu du XI^e siècle ; ses habitants dépendront de la paroisse de Misery-en-Carnois ; ils n'auront leur propre paroisse qu'en 1068. L'état-civil ne la révélera ensuite qu'à l'image de beaucoup de villages, sans animation remarquable.

La qualité des objets funéraires découverts, montre à quel point les potiers locaux se sont affranchis des méthodes artistiques des Grecs et des Romains pour témoigner d'une personnalité marquée par l'élégance et l'humour de leurs conceptions. Le célèbre Edit de Constantin du 2 août 337 les assimila aux artistes les plus habiles et les exempta de toutes charges publiques. On peut suivre les progrès accomplis par le céramiste local. « Le IV^e siècle est l'époque du goût et de la variété pour le verrier et le potier gaulois ; elle est à son début et ne durera qu'un siècle tout au plus ; le vaincu délaisse l'inspiration et les modèles livrés par le vainqueur ; il fait retour à la beauté de la forme et la traite à sa façon, s'ingéniant à trouver des profils gracieux, à racheter quelques défauts des modèles de l'Orient par l'humour que ternira bientôt la lourdeur germanique. Les artisans indigènes se sont affranchis de la tradition gréco-romaine ; ils produisent des objets usuels, des urnes aux formes trapues, au ventre rebondi, des tasses au pointillé marquant, des hanaps élégants de terre rouge ou noire qui font notre étonnement et notre admiration. »

Dans l'art si difficile de travailler le verre, ils sont arrivés à un degré de perfection à peine dépassé de nos jours. Durant ce siècle

tourmenté les tourneurs de verre n'avaient plus rien à apprendre. A Vermand furent trouvés des verres soufflés sertis de pierres fines artificielles, ajoutant à l'élégance de leur forme l'harmonie de leur décoration ; des verres moulés, au début verdâtres ou bleuâtres, devenus incolores devaient être sur les meilleures tables ; assiettes, coupes, verres, avec ou sans pied, biberons aux formes et décors variés ; verres taillés et gravés avec inscriptions et sujets empruntés à l'écriture. Trois cents à quatre cents poteries découvertes dans ces fouilles, probablement fabriquées sur les bords de la Somme et de l'Omignon, en terre gris-bleuâtre, à petit pied et panse rebondie ; vases rouges pastillés à ornements en relief ; pots au ventre renflé, base rentrante et col rétréci mais à large ouverture d'une grande disparité, portant outre des filets à la barbotine des inscriptions latines sur la base du col ; traduisons-en quelques-unes : remplis-moi ; porte-toi bien ; amuse-toi ; vis ; je te salue. Peu nombreux ont été les vases métalliques martelés, marqués de profondes canelures en bronze, en étain mal conservé ; davantage de coupes, plateaux, grandes aiguières ; une dizaine d'objets en fer, couteaux ou outils ; petits seaux en douves de chêne cerclés de fer dans les tombes de femmes ; coffrets de bois épais avec couvercle à deux rempans ; jolies boîtes à bijoux décorées parfois de feuilles estampées assujetties par de gros clous de bronze, représentant des scènes familières empruntées à l'Ancien Testament ; ustensiles de ménage, outils, jeux, boîtes à feu placées au milieu des victuailles offertes aux défunts, parfois gravées d'inscriptions formulant un vœu ; objets d'équipement et de toilette, chaussures neuves ou aux semelles réparées garnies de clous à tête ronde ; épingles de tête en argent, bronze, ivoire, bois précieux à sommet décoré ou aplati ; colliers de perles semblables ou assorties aux couleurs variées ; boutons, boucles de manteaux en bronze ; agrafes ansées ou cruciformes souvent recueillies sur la poitrine des hommes, à dessein placées avec une signification symbolique. Curieuse et séduisante galerie d'objets apportant la preuve que la population vermandoise, évangélisée depuis la fin du III^e siècle était une cité où les idées nouvelles avaient gagné de nombreux prosélytes.

Les monnaies du III^e siècle ont dominé, placées dans un vase, dans la bouche, dans l'œil gauche, au milieu des phalanges de l'une des mains, à la ceinture ; 22 grands bronzes et 259 petits assez mal conservés ont été recueillis.

Nous pouvons penser que nos verreries locales ont pu naître à cette époque, qu'elles ont survécu, après la verrerie de Barisis qui existait en 651, en 863, en 1444 comme en témoignent certaines chartes, après celle de Charles Fontaine au début du XV^e siècle, celles de Marie de Luxembourg, Veuve de François de Bourbon-Vendôme, vers 1530 et de Saint-Gobain en 1684, acquérant bientôt la réputation mondiale après avoir intéressé la haute noblesse.

L'importance des nombreux objets recueillis, comparés, inventoriés, soigneusement classés et conservés par M. Théophile Eck

nous fait vivement regretter le butin du fouilleur professionnel qui le précéda dans les fouilles de Vermand à la fin de 1885 ; d'innombrables et précieuses pièces ont été enlevées à notre curiosité et à notre enseignement avec celles échues dans les collections particulières, mais surtout regrettons le trésor découvert le 13 novembre 1885, longtemps tenu secret pour éviter toute revendication, tiré de la chambre funéraire d'une haute personnalité civile ou militaire taillée dans la craie, ayant présenté un magnifique sarcophage, pourtant violé par son angle droit, où furent découverts neuf pièces exceptionnelles cédées d'abord à deux collectionnaires d'Amiens, puis à Pierpont-Morgan, généreux mécène américain dont nous pouvions espérer qu'il en doterait l'un de nos musées. En voici une brève énumération :

1) un admirable umbo de bouclier en argent doré, orné de calcédoines et de clous d'argent reliés par trois, pour fixation au bouclier ;

2) sa poignée recouverte d'une épaisse feuille d'argent ;

3) dix javelots et une hache de fer ;

4) une lourde lance damasquinée d'argent avec comme appendice un mufler de lion en bronze ;

5) trois parties d'une splendide garniture en argent doré, ciselé et niellé ;

6) trois belles boucles également ciselées, dorées et niellées dont une de ceinturon ;

7) un pendant d'aiguillette aussi artistique ;

8) une plaque de garniture en argent de forme ovale ;

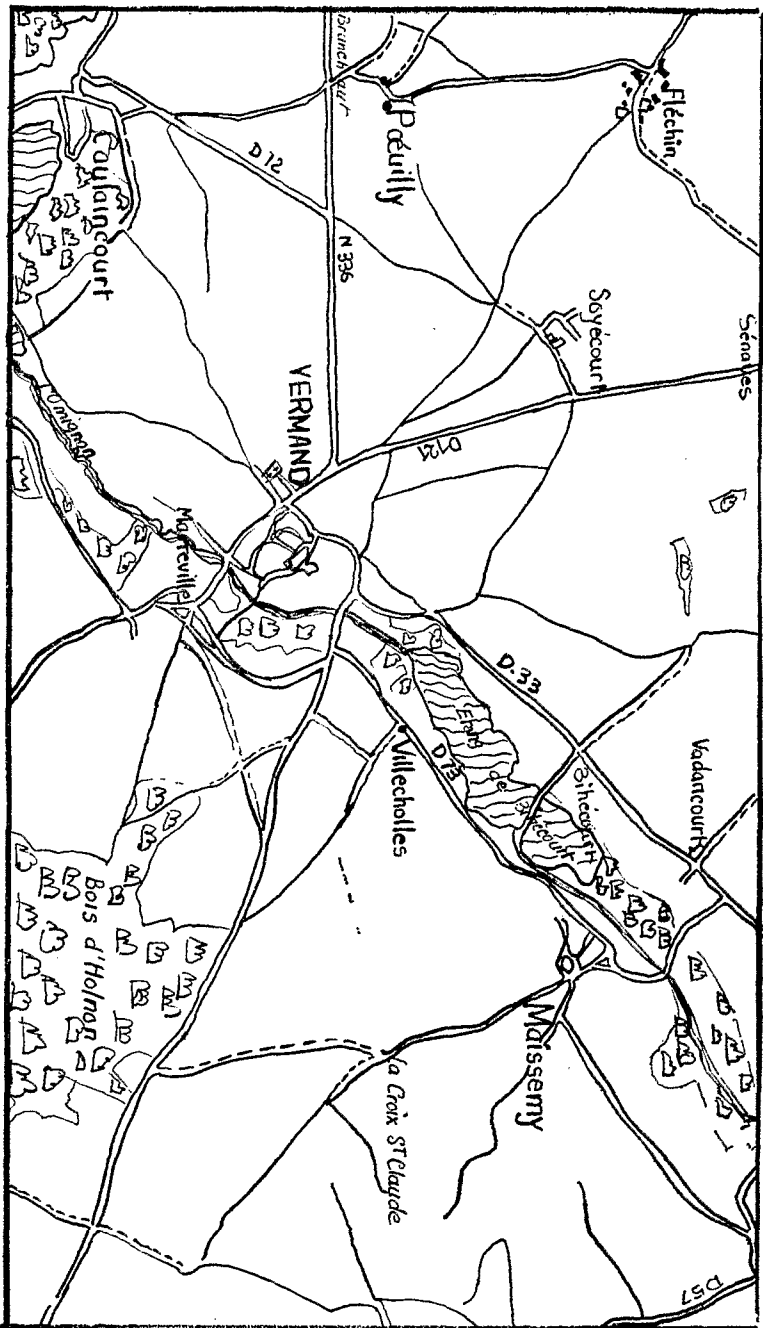
9) un petit objet en bronze indéterminé.

Ce trésor inconnu du public durant 15 ans, présenté à l'Exposition universelle de 1900, fut donné par Pierpont-Morgan au Metropolitan Muséum d'Art de New-York qui l'a fort bien mis en valeur dans la vitrine de l'une de ses galeries, avec pour fond un planisphère du monde mentionnant un seul point noir situant Vermand.

Autre petite infortune, une pierre alors rejetée comme sans intérêt, fut trouvée dans ce tombeau. Elle montrait sur une surface parfaitement lisse et légèrement concave une série de lignes creusées au trait et se coupant pour former de petits carrés de quatre centimètres de côté ; s'agissait-il d'un ancêtre de notre Jeu de Dames ?

Pour dater l'inhumation de ce haut personnage : un Chef franc au service de Rome dit Forsith William, un Praefecti lactorum écrit J. Werner, fut trouvé un sou d'or à l'effigie d'Arcadius, monnaie frappée en Orient après le partage de l'Empire situant la sépulture autour de 383, année où Arcadius fut déclaré Auguste par son père Théodose, avant 408, date de sa mort à Constantinople.

Les fouilles de Vermand sont tard venues, trop tôt cependant en raison de tout ce qui a pu nous échapper, aucune réglementation n'assurant alors le droit de fouiller et le contrôle des objets trouvés.



Saluons donc comme bénéfique l'organisation du Ministère des Affaires culturelles, de son Bureau de fouilles et antiquités, des Circonscriptions préhistoriques et historiques. La loi du 27 septembre 1941 et le décret du 19 avril 1947 donnent maintenant toutes garanties à leur sujet. Toute découverte fortuite doit, en Vermandois, être signalée à M. Loisel, délégué habilité à demander l'autorisation de fouilles.

En 1967, à Marteville, M. Tupigny, cultivateur, en labourant mit à jour un sarcophage, lieu-dit « La maison qui bouge », en bordure de l'ancienne voie romaine d'Amiens à Saint-Quentin. M. Leman, assistant du Directeur des Antiquités historiques de l'âge de fer au IX^e siècle, se rendit sur place et autorisa les fouilles. Sous la direction de M. Loisel, une équipe essentiellement constituées par des élèves des lycées de Saint-Quentin, après quadrillage du terrain, d'obstinées et patientes recherches, inventoria une quinzaine de tombes avec toutes les précautions requises maintenant. Depuis, une dizaine d'autre tombeaux ont été en cet endroit fouillés et quatre fours de potiers ont été découverts en construisant récemment l'actuel C.E.G. Tous les éléments intéressants ont été décapés, reconstitués au besoin, et sont exposés dans une salle municipale de Saint-Quentin.

Aussi pouvons-nous espérer que notre sous-sol vermandois, habilement, consciencieusement prospecté et fouillé, avec des moyens accrus, éclairé par les dernières découvertes aériennes de M. Roger Agache, nous révélera d'autres importants de ses secrets et peut-être des preuves que Vermand fut avant la conquête romaine la capitale des Veromandui, déplacée à Saint-Quentin par Jules César comme il déplaça à Soissons celle des Suessones, à Beauvais celle des Bellovaci.

Th. COLLART (août 1972).

SOURCES

Théophile ECK : *Les deux cimetières gallo-romain de Vermand et Saint-Quentin*, Paris 1891.

Jules PILLOY : *Etudes sur d'anciens lieux de sépultures dans l'Aisne*. Saint-Quentin, 1886, tome I, pp. 27-139, tome II, pp. 38-96-298. *Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1^{er} trimestre 1972, p. 315.